

ANDRIES VAN DEN ABEELE

**André Gide,
Bruges
et les
Presses Sainte Catherine**

1890-1900

LE 8 septembre 1890, à l'aube, la police de Bruges fut avertie qu'une dame déambulait dans le plus simple appareil le long du rempart des Maréchaux et montrait des signes évidents de dérangement mental. La dame fut appréhendée et menée à l'hospice Saint-Julien pour aliénés, où elle demeura jusqu'au 6 octobre suivant, date à laquelle un Monsieur venu de Paris vint la prendre en charge.

La dame en question, âgée de trente-huit ans, se nommait Caroline Courrière et était connue comme Berthe de Courrière (1852-1917). Le Monsieur qui vint la chercher était le jeune écrivain Remy de Gourmont (1858-1915). Il s'avéra que Berthe avait passé la nuit du 7 au 8 septembre en la maison de l'abbé Louis Van Haecke (1829-1911), recteur de la Chapelle du Saint-Sang, qu'elle semblait avoir approché afin de devenir sa pénitente ¹.

Ce texte fut prononcé à l'occasion de la remise de documents André Gide par la famille Verbeke de Bruges aux Archives et Musée de la Littérature française (Bruxelles), le lundi 15 décembre 2003, au cours d'une réunion organisée dans les salons de la prési-

Quatre mois plus tard paraissaient dans *L'Écho de Paris* les premiers chapitres d'un nouveau roman de Joris-Karl Huysmans (1848-1907), portant le titre *Là-bas*, consacré au monde de l'occultisme, des satanistes et des messes noires. Pour un des personnages, le chanoine Docre, Huysmans fit savoir dans son entourage et bientôt dans ses écrits, qu'il avait pris le recteur brugeois comme modèle. Ceci sans nul doute sur indications de Berthe de Courrière. À moins qu'un autre de ses amis, l'occultiste Joséphin Péladan, se soit chargé d'histoires brugeoises, après avoir cette même année 1890, tout comme d'ailleurs Stéphane Mallarmé, donné une conférence à Bruges, où il avait traité des Rose-Croix, ce qu'il avait fait à l'invitation du cercle littéraire *Excelsior*, passablement anticlérical. Ce fut en tout cas le début d'une histoire qui n'a pas cessé d'intriguer les Brugeois, d'autant plus que l'Internet colporte à nouveau, photo de l'abbé Van Haecke à l'appui, l'histoire de son prétendu satanisme.

Quelques mois plus tard, au cours de l'été 1891, André Gide (1869-1951), qui avait vingt-deux ans et venait de faire paraître — à compte d'auteur — son premier livre, *Les Cahiers d'André Walter*, en route pour la Hollande, passa par Gand afin de rendre visite à Maurice Maeterlinck et visita également Bruges. Avait-il été attiré en cette ville par les histoires de Huysmans, ayant sans doute lu *Là-bas* et probablement entendu les racontars au sujet d'un prêtre sataniste à Bruges ? Tout à son enthousiasme pour la rencontre avec Maeterlinck, il ne signalait guère plus dans son *Journal* que la « si lugubre lassitude » des canaux et des rues de Gand et de Bruges ². Quoi qu'il en soit, il pouvait avoir des raisons moins particulières pour visiter une ville d'art dont le renom s'était propagé, beaucoup d'auteurs, parmi lesquels Alexandre Dumas, Charles Baudelaire, Victor Hugo et Jules Michelet l'ayant décrite (en bien ou en mal) et d'autres, tels Stéphane Mallarmé, Paul Verlaine, Maurice Barrès, etc., ayant gardé un excellent souvenir de leur passage récent.

L'année d'après, un autre parmi les auteurs que Gide connaissait et lisait, Georges Rodenbach (1855-1898), publia son roman *Bruges-la-Morte*, suivi cinq ans plus tard par *Le Carillonneur*, le premier étant l'histoire, écrite dans la veine symboliste, d'un veuf inconsolable, le deuxième un pamphlet violent contre la construction d'un nouveau port de mer devant Bruges. Des polémiques littéraires et politiques se firent entendre tant en Belgique qu'en France. Le roi Léopold II, rencontrant Rodenbach à

dence de la Chambre des Représentants Belges, sous la présidence de M. Herman De Croo, président de la Chambre.

1. Herman BOSSIER, *Un personnage de roman : le chanoine Docre de Là-bas de J.-K. Huysmans*, Bruxelles-Paris : Les Écrits, 1943.

2. André GIDE, *Journal*, 23 juillet 1891.

l'Opéra de Paris, l'apostropha ainsi : *Bruges-la-Morte, cher Monsieur ? Plus pour longtemps. Nous allons mettre des trams là-dedans.* Il est probable que Gide porta de temps en temps son attention sur cette ville du Nord de la Belgique, dont la configuration, l'architecture et l'ambiance correspondaient admirablement avec l'esprit de l'école symboliste qui tenait le haut du pavé.

1900-1914

CE n'était dès lors pas une ville inconnue pour lui, lorsqu'en 1906 elle se rappela à son bon souvenir par le truchement de certains de ses amis qui y développaient des activités, sans d'ailleurs y habiter. Ces amis s'appelaient André Ruyters (1876-1950), Henri Vandeputte (1877-1952), Paul Grosfils (1882-1941), Louis Piérard (1886-1951), Isi Collin (1878-1931) et Christian Beck (1879-1916). Gide les connaissait, les ayant rencontrés à Paris ou étant entré en correspondance avec eux.

Dès 1900 il contribua à la revue éphémère *Vie nouvelle* de Beck et en 1901 il fit même un voyage à Naples afin d'y séjourner avec lui. Plus tard il le portraiturea sous le nom de Lucien Bercaïl dans *Les Faux-Monnayeurs*. Déjà en 1901 Gide envoyait à Vandeputte un de ses livres avec une chaleureuse et tutoyante dédicace³. Avec André Ruyters il avait inauguré dès 1895 un dialogue par écrit qui durerait toute leur vie. Bon nombre de jeunes littérateurs belges de langue française de l'époque avaient de près ou de loin des relations avec Gide, qui de son côté entretenait des contacts respectueux avec ses aînés, Verhaeren, Maeterlinck et autres. En y ajoutant ses amis, les Van Rysselberghe et les Schuermans, ses activités pendant la Première guerre mondiale au Foyer Franco-Belge, son amitié avec Georges Simenon et en se souvenant que sa fille unique sera à moitié belge, il y a vraiment beaucoup de « belgitude » autour de Gide.

Les jeunes littérateurs en question avaient fondé en 1905 un mensuel littéraire sous le nom d'*Antée*, revue qui avait aussitôt acquis une réputation flatteuse. Alors que ses premiers numéros avaient été imprimés à Bruxelles chez Oscar Lamberty, la publication en fut confiée dès 1906 aux *Éditions Arthur Herbert*, maison fraîchement fondée à Bruges par l'Anglais Herbert Arthur Doubleday (1867-1941), qui fit imprimer *Antée* par les *Presses Sainte Catherine* d'Édouard Verbeke (1881-1953), un des

³. Catalogue Vente publique Jean-Marie Moulin (Paris, 18-19 décembre 2003) : André GIDE, *Les Limites de l'Art* (Collection de l'Ermitage) avec dédicace : « À Henri Vandeputte, bien amicalement, André Gide. Et merci pour ce que tu dis de Prométhée, etc. ».

onze enfants de l'imprimeur brugeois François Verbeke-Loys qui s'était l'année précédente installé à son compte. Les mêmes éditièrent et imprimèrent une douzaine de livres, d'auteurs tous connus de Gide. Il s'agissait des Français Saint-Georges de Bouhélier (1876-1947), Eugène Monffort (1857-1940), Francis de Miomandre (1880-1959) et Louis Thomas (1885-1962) et des Belges Christian Beck, Paul Grosfils, Paul Spaak (1871-1936), Louis Piérard, André Ruyters et Henri Vandeputte. Grâce au professeur Paul Aron, j'ai eu l'occasion de traiter cette histoire plus en détail dans une récente livraison de la revue *Textyles* ⁴.

Gide, après avoir (sans succès d'ailleurs) recommandé un ouvrage de son ami Henri Ghéon, exprima le désir de publier lui-même un livre dans la collection d'*Antée*. Vers l'époque où il s'en ouvrait à Vandeputte, il était occupé à écrire *Le Ramier*, récit homo-érotique et plutôt joyeux. Pourrait-on supposer que c'est ce texte qu'il aurait destiné à ses jeunes amis belges, qui avaient par ailleurs repris dans leur collection un livre d'Oscar Wilde, traduit par Grosfils ? Ce n'est évidemment qu'une hypothèse quelque peu hardie, car comme vous le savez *Le Ramier* n'a en fin de compte été publié, après avoir été exhumé par sa fille Catherine, qu'en 2002.

La revue *Antée*, inévitablement déficitaire, ainsi que la maison d'édition *Arthur Herbert* disparurent à l'automne de l'année 1907. Certains des protagonistes estimaient toutefois que l'esprit et le genre lancés par cette revue devaient avoir une seconde chance. Ce fut semble-t-il surtout André Ruyters qui essaya de trouver des intéressés à sa continuation et André Gide se trouva parmi eux et ne fut pas le moins actif. Début 1908, Gide informa Paul Léautaud de la perspective d'installer *Antée* à Paris, avec un financement qui serait assuré par le poète Francis Vielé-Griffin (1864-1937). Il l'invita même à faire partie du comité de rédaction, ce que Léautaud accepta à condition qu'on ne lui demandât rien d'autre que de faire figurer son nom sur la couverture. Dans son journal, il se moqua de ces quadragénaires « *qui ont l'esprit d'écrivains de dix-huit ans, avec leur manie de fonder des revues, de jouer aux directeurs, aux juges littéraires, de protéger des jeunes, etc... C'est un moyen pour eux d'avoir une petite cour d'admirateurs, de solliciteurs, etc* ⁵... ». Mais pour Gide, qui à quarante ans n'avait toujours pas percé et ne s'était pas fait un nombre suffisant de lecteurs assidus, avoir à sa disposition une revue littéraire semblait un moyen nécessaire pour se faire mieux connaître. La reprise d'*Antée* ne dura que le temps d'un numéro en janvier 1908 et, lors de sa disparition

4. Andries VAN DEN ABEELE, « Une maison d'édition brugeoise : Arthur Herbert (1906-1907) », dans *Textyles*, revue des lettres belges de langue française, Bruxelles, n° 23, 2003, pp. 95-101.

5. Paul LEAUTAUD, *Journal littéraire*, tome II, Paris : Mercure de France, 1955, pp. 50, 134, 299, 334, 444.

définitive, Vielé-Griffin, qui avait récolté des abonnements, fit aux souscripteurs le service de leur envoyer la jeune revue parisienne *La Phalange* ⁶. Certains voulaient présenter cela comme une fusion de *La Phalange* et d'*Antée*, mais Gide écrivait le 6 avril 1908 à Christian Beck : « *Inutile de vous dire que la "fusion" d'Antée avec La Phalange n'existe que sur la couverture de cette dernière ; aucun de ceux qui s'intéressaient à Antée n'a suivi le mouvement qu'a tenté de provoquer Griffin* ⁷. »

Le nom *Antée* ne fut donc en fin de compte pas repris, mais l'initiative de prendre la succession fut bel et bien réalisée, sous le nom de *La Nouvelle Revue Française*. Avec sa lettre du 8 septembre 1908 adressée à André Ruyters, Verbeke proposa son prix pour l'impression et il fut accepté ⁸. À un observateur sagace comme Léautaud la *NRF* donnait l'impression d'être « *un peu l'ancienne Antée* ». Lui-même ne fit pas partie de la rédaction : peut-être avait-il exprimé tout haut ce qu'il avait confié à son journal. L'histoire du premier numéro, paru le 15 novembre 1908, immédiatement suivi d'une brouille entre Gide et Eugène Montfort, et la parution au mois de février 1909 d'un nouveau numéro 1 est bien connue. La *NRF* demeura fidèle au lointain et encore tout jeune imprimeur d'*Antée*, malgré les difficultés des contacts et du va-et-vient des épreuves, malgré aussi parfois des impressions aux multiples coquilles. Il faut dire que Verbeke avait appris son métier en Angleterre et que question présentation, mise en page et qualité du papier il dépassait en savoir-faire beaucoup de ses collègues.

Saura-t-on jamais pourquoi Gide, qui avait déjà beaucoup publié en France et devait y connaître de nombreux imprimeurs, confia ses œuvres les plus intimes au jeune imprimeur brugeois ? Les prix avantageux ou la qualité du travail jouèrent-ils ? Ou sinon, Gide voulait-il mettre de la distance entre lui et le lieu d'impression, hors de France ? Y voyait-il un avantage pour le cas — peu probable certes, mais pas aux yeux de Gide — où la justice le poursuivrait pour des écrits qualifiables d'obscénité ? Les spécialistes de Gide auront peut-être une réponse. Ce n'était de toute façon pas la première fois que Gide faisait imprimer un livre en Belgique. En 1897 il publia à compte d'auteur son récit de voyage *Feuilles de route 1895-1896* et le fit imprimer à un nombre limité d'exemplaires par Vandersypen à Bruxelles ⁹.

⁶. *Les Lettres Belges*, n° 114.

⁷. André GIDE—Christian BECK, *Correspondance*, p. 204.

⁸. Sa lettre avec proposition de prix figure dans l'*Album Gide* publié dans la « Bibliothèque de la Pléiade », mais avec la légende fautive qu'il s'agissait d'une lettre de Ruyters à Verbeke.

⁹. J'ai trouvé mention sur Internet d'un exemplaire de ce tirage, en vente actuellement au prix de 650 €.

André Gide s'occupa de près, aussi bien de la revue que des publications qui bientôt se firent sous le sigle de la NRF. On n'a pas connaissance de sa venue à Bruges au cours des années 1908-1910, mais on sait d'autant mieux qu'il séjourna plusieurs jours à l'Hôtel de Flandre en cette ville, au mois de février 1911 et à nouveau pendant neuf jours au mois de mai. Il en parle dans son *Journal* et raconte comment il y corrigea les épreuves, non seulement de *La NRF* et de la première mouture de *Corydon*, qu'il faisait imprimer à compte d'auteur en 12 exemplaires, mais également de *L'Otage* de Paul Claudel. En outre il fit savoir à Rilke qu'il avait trouvé à Bruges l'ambiance propice pour terminer la traduction des pages qu'il avait choisies dans les *Cahiers de Malte Laurids Brigge* et qu'il présenterait dans le numéro de *La NRF* de juillet 1911.

L'achevé d'imprimer de *C.R.D.N.* (nom sous lequel les douze exemplaires de la première édition de *Corydon* virent le jour) date du 22 mai 1911, soit au cours de la présence à Bruges de Gide qui sans doute remporta avec lui le manuscrit et les précieux exemplaires, dont il ne voulait absolument pas qu'ils puissent tomber entre les mains de personnes malveillantes.

Les visites de 1911 inauguraient une période de contacts très suivis entre Gide et Édouard Verbeke. Lors de la visite de mai il y eut pourtant un différend. Gide y reçut les premiers exemplaires de son récit *Isabelle*, édité par la NRF, pour lequel il était venu faire les corrections en février. Il estima que la mise en pages n'était pas conforme aux instructions, et refusa le lot. Les exemplaires furent mis au pilon, non sans que Gide en ait prélevé une dizaine, qu'il devait vendre plus tard en tant que curiosité, à des prix élevés. Un mois plus tard les 500 exemplaires d'une nouvelle édition d'*Isabelle* prirent le chemin de Paris.

En 1912 Verbeke imprima pour la NRF *Le Retour de l'Enfant prodigue* et, l'année suivante, *L'Offrande lyrique*, traduction par Gide d'écrits du poète indien Rabindranath Tagore.

L'année 1913 fut importante tant pour Verbeke que pour la NRF. L'imprimeur ne disposait pas des moyens financiers qui lui auraient permis de donner plus d'ampleur à ses activités. Celles-ci se développaient, tant avec des impressions pour le marché belge et néerlandais, que pour le marché français. C'est ainsi qu'en plus de *La NRF*, Verbeke devint l'imprimeur à partir d'octobre 1912 d'une autre revue littéraire et artistique, *Les Cahiers d'aujourd'hui*, dirigée par Georges Besson (1882-1970) et publiée par Georges Crès à Paris.

Verbeke confia son problème à Gide, qui amena à Bruges Gaston Gallimard (1881-1975), déjà l'homme d'affaires de l'équipe de la NRF. Gallimard fut charmé par Verbeke et il fut convenu qu'il prendrait une participation majoritaire dans les *Presses Sainte-Catherine*. André Gide, Jean

Schlumberger (1877-1968) et d'autres furent gratifiés de quelques actions. Verbeke, quoique devenu minoritaire, demeurait le patron sur place. Cette situation allait durer jusqu'en 1988, date à laquelle les Gallimard vendirent leur imprimerie brugeoise.

Les commandes de la part de la NRF devinrent à partir de 1913 de plus en plus importantes. Bon nombre de livres de l'éditeur parisien s'imprimaient désormais à Bruges. Afin de leur donner un air de famille, Édouard Verbeke conçut un graphisme pour la couverture qui consistait en un double contour, noir et rouge, tandis que le titre du livre était imprimé en rouge et le nom de l'auteur et de l'éditeur en noir, le tout sur un fond crème. Graphisme sobre et élégant qui a résisté au temps et orne jusqu'à ce jour les livres Gallimard.

Verbeke se montra aussi bon imprimeur sur papier bible, une spécialité que l'on pourrait qualifier de brugeoise, puisqu'elle se pratiquait dans les ateliers d'impression de Desclée de Brouwer et auprès d'imprimeurs qui travaillaient pour le compte de l'éditeur pontifical Beyaert. Bruges partageait cette spécialité avec d'autres villes ayant des imprimeurs catholiques : Tours avec Mame, Ratisbonne avec Pustet et Rome avec les Presses du Vatican. Cette spécialisation (sans doute Verbeke en fit-il l'apprentissage auprès d'un autre imprimeur brugeois, ou chipa-t-il chez l'un ou l'autre des ouvriers qualifiés) vint à point lors de l'impression de nombreux livres de la « Bibliothèque de la Pléiade ».

En 1914 la NRF confia à Verbeke une édition augmentée de la traduction de Tagore par Gide, ainsi que ses *Souvenirs de la Cour d'Assises*. La même année encore et expédiée de justesse avant le début du conflit, il imprima *Les Caves du Vatican*.

De cette première période, aucun contact épistolaire entre Gide et Verbeke n'a été jusqu'à présent retrouvé. Ensuite, la guerre coupa Bruges de Paris, la ville se retrouvant en zone occupée dès la fin de 1914. Il est probable qu'aucun contact n'eut lieu tout au long de la guerre.

1918-1924

EN revanche, et c'est ce qui nous réunit aujourd'hui, Édouard Verbeke, et après lui son fils et ses petits-enfants, ainsi que Hubert Van Maele, directeur des Presses Sainte-Catherine, ont gardé dans leurs archives une correspondance suivie, s'étalant sur les années 1918 à 1923. Elle est constituée par les documents suivants : 60 lettres de la part de Gide, la plupart de sa main (la première datée du 16 novembre 1918, la dernière du 1^{er} novembre 1923), 4 télégrammes, 2 lettres de Mme Van Rysselberghe (1866-1959), 3 relevés des frais d'impression pour les livres édités à compte

d'auteur et deux messages de banquiers, en tout 70 documents, comportant une centaine de pages. Il ne s'y trouve pas les lettres de réponse de la part d'Édouard Verbeke.

Tous ces documents, demeurés inédits jusqu'à présent, s'ils n'apportent pratiquement rien de vraiment neuf en ce qui concerne l'écrivain Gide, n'en sont pas moins très intéressants pour le suivre dans ses activités et interventions concernant la publication de ses écrits.

La ville de Bruges ayant été libérée le 19 octobre 1918, Verbeke s'empressa de reprendre contact avec la NRF. Gide en fut informé et le 16 novembre il écrivit lui-même de Cuverville à celui qu'il appelait toujours « Monsieur Verbecke » (avec un *c* en trop). Certes il lui exprimait sa joie et disait qu'il avait toujours eu pour lui une très particulière estime, mais en même temps il s'inquiétait de savoir si l'imprimeur pouvait reprendre rapidement le travail, en ces termes : « *Je serais heureux de savoir aussi s'il vous a été possible de conserver votre matériel, vos machines, vos caractères — et les empreintes des livres que vous aviez imprimés pour nous. Certains de ceux-ci sont épuisés depuis assez longtemps (Les Caves du Vatican entre autres) et je suis anxieux de connaître si vous serez à même de les réimprimer aussitôt.* »

Édouard Verbeke lui fit parvenir par retour une longue lettre, dans laquelle il raconta tout ce qu'il avait vécu pendant la guerre. C'est du moins ce qu'on peut déduire de la lettre du 6 décembre 1918 de Gide, qui écrivait : « *J'ai bien reçu votre excellente lettre qui m'a beaucoup intéressé et ému, ainsi que tous les amis à qui j'en ai fait lecture. Veuillez dire à Madame Verbecke la part que j'ai pris à vos souffrances et combien je me réjouis qu'elles soient enfin terminées et que vos enfants n'en aient pas été trop éprouvés.* » En plus, Gide se réjouissait à l'idée que les éditions pourraient bientôt reprendre, puisque Verbeke se déclarait « *prêt à reprendre le travail et plein de vaillance* ».

Gide et Verbeke se revirent peut-être à Paris dans les premiers mois de 1919, lorsque ce dernier visita les bureaux de la NRF. Fin de l'année, début 1920 Gide séjourna à Bruxelles, et nous pouvons présumer qu'il fit une brève visite à Bruges. En effet le 4 janvier il écrivait : « *J'ai été très content de vous revoir, vous et les vôtres, en bonne santé.* » À moins que Verbeke ait amené femme et enfants à Bruxelles, ce qui semble moins probable. D'autant plus que Gide écrivait le 31 (*sic*) avril 1920 qu'il renverrait les textes ou « *bonnes feuilles* » (provenant de *Corydon*) « *que j'avais emportées de Bruges* ».

De 1919 à 1924 Gide fit imprimer à son compte par Verbeke : en 1920 *Corydon* (21 exemplaires) et le tome I de *Si le grain ne meurt* (12 exemplaires), en 1921 le tome II de *Si le grain ne meurt* (13 exemplaires) et en 1922 *Numquid et tu* (70 exemplaires). La NRF publia de son côté : début

1920 *La Symphonie pastorale* et la 12^e édition d'*Isabelle*, en 1924 une nouvelle édition de *Corydon*, cette fois pour le grand public à 5000 exemplaires et une édition courante en trois volumes de *Si le grain ne meurt*, à seulement 550 exemplaires. Enfin la NRF publiait, encore en 1924, *Incidences* (108 exemplaires).

Ce furent évidemment les éditions quasi clandestines et à tirage extrêmement limité, imprimées à ses frais, qui furent la raison principale des multiples contacts entre Gide et son imprimeur, quoiqu'il ne manquât pas non plus d'intervenir dans le détail de l'impression des livres édités par la NRF. D'autant plus qu'au début la ligne n'était pas claire entre ce qui était certainement à compte d'auteur et paraissant sans nom d'éditeur, et des livres à compte d'auteur mais avec le nom d'un éditeur. D'une phrase dans une de ses lettres, Gide fait apparaître que la première édition de *La Symphonie pastorale* se faisait également à ses frais, quand il écrit qu'il ne s'est « *pas encore décidé s'il donnera le livre "en dépôt" à Gallimard où à un autre éditeur* ».

Le moins que l'on puisse dire est que les contacts entre l'auteur et son imprimeur étaient plutôt laborieux. Une des raisons en était la lenteur de la poste entre la France et la Belgique. Gide s'en énervait régulièrement, tout en faisant ses doléances sur les silences de Verbeke qu'il ne s'expliquait pas. Une autre raison était la vie nomade que menait Gide et qui faisait qu'il indiquait à tout bout de champ une nouvelle adresse pour l'envoi des épreuves ou des livres terminés. Verbeke à la longue ne s'y retrouvait plus. Ensuite Gide oubliait parfois d'envoyer certains textes ou ne se rappelait plus lesquels il avait déjà fait parvenir. Comme beaucoup d'auteurs, il ne commençait vraiment à lire attentivement son texte que lorsqu'il avait la première épreuve entre les mains, aussi les modifications et ajouts étaient-ils nombreux. Enfin, surtout au cours de l'immédiat après-guerre, Verbeke manquait de plomb et de caractères et ne pouvait dès lors composer d'un seul trait l'entièreté d'un livre. Gide en était supérieurement agacé, il parlait d'une « *gêne insupportable* » d'avoir à donner un bon à tirer cahier par cahier, tout en se résignant et en se prêtant à la « *dureté des temps* ».

Le courrier fait apparaître les soins particuliers que Gide accordait à la publication de ses écrits. Le papier (avec une préférence pour le vergé et le vélin d'Arches ou le papier chandelle), les caractères (corps et épaisseur), le nombre de lignes par page, la couleur et la qualité du carton de la couverture, le titre courant en haut de page, la numérotation en bas de page, tout cela revenait régulièrement dans ses lettres.

Il y avait d'autre part les paiements. André Gide avait une grande confiance en Verbeke. Début décembre 1918 il lui fit parvenir un acompte de 2000 francs-or, à lui rendre « *lorsque vous serez à même de le faire*

sans vous gêner » en témoignage, écrivait Gide, de la confiance qu'il lui portait. Un peu plus tard il souscrivit à l'augmentation de capital des *Presses Sainte-Catherine*. Pour le reste, il payait évidemment lui-même les livres commandés à compte d'auteur, et sans pouvoir parler de retards dans le paiement, on peut remarquer que les transferts entre la France et la Belgique ne semblaient pas vraiment faciles.

Les textes de *Corydon* et de *Si le grain ne meurt* donnaient lieu à de multiples mises en garde et à des difficultés d'acheminement. Gide était terrifié à l'idée que ces textes puissent tomber entre des mains inamicales et était persuadé qu'elles pouvaient lui valoir des condamnations, voire l'emprisonnement. Aussi, pour *Corydon*, il ne fit pas l'envoi du manuscrit par la poste mais le remit à Madame Van Rysselberghe. Il ne mentionnait d'ailleurs au début jamais le titre dans ses lettres mais parlait du « *manuscrit à vous confié par Mme Van Rijsselberghe* ». Celle-ci, tout aussi pigeon voyageur, tarda de remettre le manuscrit à l'imprimeur. Alors que Gide le lui avait remis début janvier 1919, elle semble ne l'avoir transmis à Verbeke que bien plus tard. Au mois d'août Gide s'inquiétait encore si le manuscrit était bien parvenu à Bruges. D'autre part, il insistait régulièrement pour que les épreuves soient envoyées sous des enveloppes solides, fermées et recommandées. Pour que l'imprimeur donne suite, il lui indiquait qu'il voulait prendre les frais d'affranchissement à sa charge. Et en ce qui concerne *Corydon*, les premières épreuves furent à nouveau transmises de la main à la main par l'entremise de Mme Van Rysselberghe. Plus tard le médecin bruxellois Willy Schuermans servit d'intermédiaire.

Gide demeurait nerveux. En ce qui concerne le manuscrit de *Si le grain ne meurt* il écrivait à Verbeke : « *d'après le caractère confidentiel de l'ouvrage que je vous ai confié [vous aurez compris] qu'il m'était désagréable de me dessaisir du manuscrit plus longtemps qu'il n'était strictement nécessaire.* » Pour la publication en 1924 de *Corydon* par la NRF, il demeurait tout aussi nerveux et se fâcha lorsqu'il apprit que Verbeke avait envoyé les épreuves chez Gallimard. « *Ainsi, écrivait-il, des indiscrets sont à même de prendre connaissance [des épreuves], ce qui peut être extrêmement désagréable et me causer de graves préjudices.* »

Entre la remise du manuscrit et la finition du livre, pas mal de temps intervenait. Ce n'est que fin mars 1920 que les 12 exemplaires de *Corydon* purent enfin être livrés, quinze mois après la commande faite par l'auteur. Gide n'en voulut d'abord que trois exemplaires, invitant Verbeke à serrer les autres dans son coffre-fort. Tous les livres à tirage confidentiel devaient ainsi être envoyés par petits colis, uniquement sur commande expresse de Gide.

La finition d'un livre n'était pas non plus de tout repos. Ainsi pour le deuxième tome de *Si le grain ne meurt*, Gide annonça qu'il viendrait à

Bruges avec le texte des vingt dernières pages, qu'il contrôlerait le tout à la composition et à l'impression et comptait repartir avec les livres complètement terminés, brochés et reliés ! En fin de compte il ne put se déplacer et Élisabeth Van Rysselberghe viendrait à Bruges à sa place. À cette époque elle était très proche de Gide. Quelques mois plus tard elle se trouverait enceinte de ses œuvres et donnerait naissance en avril 1923 à leur fille, Catherine. La jeune dame se rendit de France à Bruxelles, où l'attendait une lettre de Verbeke, l'informant que le papier n'était pas encore disponible. L'impression étant dès lors remise, Gide annonça à nouveau sa venue à Bruges. Mais il en fut une nouvelle fois empêché et ce fut Jean Paulhan qui s'y rendit à sa place, remit les derniers textes, attendit l'impression et l'achèvement, et rapporta avec lui les 13 exemplaires et sans doute le manuscrit. À la même occasion il remit le texte à imprimer de *Numquid et tu*.

La dernière lettre de Gide à Édouard Verbeke date du 1^{er} novembre 1923. Y en eut-il d'autres, qui ne furent pas conservées ? Il se peut, mais de toute façon les travaux des *Presses Sainte Catherine*, commandés par Gide à titre personnel, atteignaient leur achèvement. Désormais il n'y aurait plus de publications à tirage confidentiel, aux frais de l'auteur, et ce serait Gallimard et ses préposés qui traiteraient directement avec les *Presses Sainte Catherine*. La première commande importante en ce qui concerne Gide, fut celle des quinze volumes des *Œuvres complètes*, imprimés à Bruges entre 1932 et 1939.

Les documents qui sont présentés aujourd'hui sont restés soigneusement rangés pendant plus de trois quarts de siècle parmi les papiers d'Édouard Verbeke et gardés par ses héritiers. Ceux-ci, conseillés en cela par Hubert Van Maele, ont estimé que le temps était venu pour se défaire de ces souvenirs et de les remettre entre les mains d'une institution officielle et spécialisée en la matière. Ils ne pouvaient mieux trouver que les *Archives et Musée de la Littérature française*, qu'abritent les locaux de la Bibliothèque royale à Bruxelles. Ainsi ces intéressants documents seront désormais répertoriés et conservés pour la postérité et en même temps mis à la disposition des chercheurs, en premier lieu des Gidiens, de Belgique, de France et d'ailleurs ¹⁰.

ESSAI DE BIBLIOGRAPHIE

¹⁰. Je remercie tout particulièrement Victor Martin-Schmets pour ses remarques judicieuses qui m'ont permis d'améliorer mon texte.

**DES LIVRES D'ANDRÉ GIDE
IMPRIMÉS PAR LES PRESSES SAINTE CATHERINE
À BRUGES**

1911

André GIDE, *C. R. D. N.*

Première édition à 12 exemplaires.

Achevé d'imprimer 22 mai 1911.

André GIDE, *Isabelle*, récit, 182 p. (500 ex., détruits pour cause d'erreur de mise en page, une dizaine d'exemplaires ayant survécu). Éditions de la Nouvelle Revue Française, 21 exemplaires numérotés sur vélin d'Arches et 99 exemplaires sur vergé d'Arches en plus des exemplaires ordinaires (500 au total).

Achevé d'imprimer 20 mai 1911.

André GIDE, *Isabelle*, récit, nouvelle édition. 192 p., Éditions de la Nouvelle Revue Française, 500 exemplaires.

Achevé d'imprimer 20 juin 1911.

1912

André GIDE, *Le Retour de l'Enfant prodigue, précédé de cinq autres traités (Traité du Narcisse — Tentative amoureuse — El Hadj — Philoctète — Bethsabé)*. Éditions de la Nouvelle Revue Française, 235 p.

1913

Rabindranath TAGORE, *L'Offrande lyrique*, traduction d'André GIDE, 132 p. Éditions de la Nouvelle Revue Française, tirage à 500 exemplaires numérotés.

1914

André GIDE, *Souvenirs de la Cour d'Assises*, 120 p., Éditions de la Nouvelle Revue Française.

Daté 1913. Achevé d'imprimer 6 janvier 1914.

Rabindranath TAGORE, *L'Offrande lyrique*, traduction d'André GIDE, XXXIII-148 p. Éditions de la Nouvelle Revue Française

André GIDE, *Les Caves du Vatican*, 2 volumes, 285 et 304 p., Éditions de la Nouvelle Revue Française.

Achevé d'imprimer 15 avril 1914 (tome I) et 25 avril 1914 (tome II)

André GIDE, *Les Caves du Vatican*, in-12, 296 p.

1919

André GIDE, *La Symphonie pastorale*, 152 p. Éditions de la Nouvelle Revue Française.

Achevé d'imprimer 15 décembre 1919 (expédié février 1920).

1920

André GIDE, *Corydon, quatre dialogues socratiques*, s. l., s. n., 21 exemplaires.

Achevé d'imprimer 5 mars 1920.

André GIDE, *Si le grain ne meurt*, tome I, 228 p., imprimé à 12 exemplaires, Paris, sans nom d'éditeur.

1921

André GIDE, *Si le grain ne meurt*, tome II, 168 p., imprimé à 13 exemplaires, Paris, sans nom d'éditeur.

André GIDE, *Isabelle*, Éditions de la Nouvelle Revue Française, 12^e éd.

1922

André GIDE, *Numquid et tu*, s. l., s. n., 70 exemplaires.

Achevé d'imprimer 30 mars 1922.

1924

André GIDE, *Corydon, quatre dialogues socratiques, nouvelle édition*, Paris, Éditions de la Nouvelle Revue Française, 184 p., 5000 ex.

Achevé d'imprimer 7 janvier 1924.

André GIDE, *Incidences*, 214 p. 108 ex. Éditions de la Nouvelle Revue Française.

Achevé d'imprimer 8 avril 1924.

André GIDE, *Si le grain ne meurt*, 3 volumes, 184, 212 et 180 p. Nouvelle édition. Paris, Librairie Gallimard. Première édition intégrale mise dans le commerce, 550 ex.

1932-1939

André GIDE, *Œuvres complètes*, 15 volumes, Éditions Gallimard.

1939

André GIDE, *Journal 1889-1939*, 1356 p. Librairie Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade.